

JOYEUSÉTÉS DES TEMPS.



En ce moment, l'attention du Tout-Montréal se concentre sur les questions carnavalesques.

Le vent qui souffle à travers la montagne fait joyeusement tintinnabuler les grelots de Momus, dont le carillon se mêle à celui des traîneaux emmitoullés de fourrures, glissant avec vélocité sur la neige durcie.

On se prépare avec ardeur pour les *sopees*, les festins, les douces *beuveries* et les pirouettes déliantes. Je connais plus d'une gentille damoiselle qui, à huis clos, s'exerce depuis quinze

jours à la valse entraînant et même au *step* irlandais énervant.

Le magicien Thackeray a achevé son œuvre : Sur la place Dominion, un château-fort d'apparence cristalline

« Dont les créneaux touchent le ciel, »

s'élève en face du Mont Royal aux flancs chenus.

Cet étincelant monument, dont l'aspect est à la fois gracieux et imposant, semble être la réalisation d'un rêve chimérique, et l'on serait porté à le croire habité par quelque châtelaine invisible, si l'histoire ne nous avait pas appris que ces dames sont généralement très frileuses.

Et cependant, que de pauvres diables errant la nuit, les pieds enneigés, sous la grande coupole éthérée, par leur vaste chambre sans muraille, feraient avec joie élection de domicile dans ce château glacial !

Le pauvre Gavroche, ce prototype du voyou de Paris dont Victor Hugo fait le portrait dans les *Misérables*, se contentait de moins, lui qui avait établi ses pénates et installé ses dieux lares dans le corps d'un éléphant titanesque en plâtre menaçant ruines.

— Il faut qu'un homme qui rêve de transformer le château de glace en maison d'habitation ait l'esprit joliment biscornu ! diront les pessimistes.

— Biscornu, vraiment ? Ceux qui, jadis, parlèrent de la locomotion à la vapeur, du téléphone et du phonographe, furent également qualifiés d'esprits biscornus : C'est ainsi que les gens à superficiel intellect accueillent toute innovation.

Les trainards qui, à la fin du dix-neuvième siècle, n'ont pas d'idées plus transcendantes que les Macrobiens, devraient épousseter leur cervelle poussiéreuse avant de juger les questions du jour.

Ce n'est pas à eux que je m'adresse en disant que mon idée mérite considération ; mais bien à ceux qui poussent à la roue du progrès.

Qu'on y songe bien : A une certaine époque la pierre deviendra rare et chère. En ce temps-là, la température sera considérablement refroidie ; mais pas assez, cependant, pour que, par suite de quelque coup de soleil, la glace ne redevienne pas eau.

Quels matériaux emploiera-t-on alors pour la construction ?

Cette question, dans dix ou vingt mille ans, sera brûlante d'actualité.

Songez-y bien ! Ne soyons pas égoïstes ! Créons à la pierre un avantageux concurrent. Que sous les crânes d'ivoire de nos vieux savants, les fibres de l'invention travaillent à la découverte d'un moyen pour préserver la glace de la fonte.

Et la question sera résolue. Et du fond de nos mausolées nous n'aurons pas à gémir sur les souffrances de notre postérité.

Frères, il faut y songer !

Quels revenus, d'ailleurs, notre pays fertile en eau solidifiée ne retirerait-il pas de cette magnifique découverte !

Durant les chaleurs estivales, le château de glace serait un lieu paradisiaque qui, transformé en hôtel, attirerait à Montréal une foule d'étrangers.

Et quel avantage pour les harpagnons, qui pourraient aller s'y rafraîchir sans bourse délier.

Impossible de trouver une institution qui mérite mieux l'encouragement des prohibitionnistes, car quelle concurrence aux mastroquets serait plus efficace que celle-là ?

Le château de glace d'été donnerait aussi un immense soufflet à l'Armée du Salut, dont le principal passe-temps est la propagation, à son de tambourin, de la tempérance, et je suis certain qu'elle ne ferait plus de prosélyte ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, ni même parmi les échevins.

Tout le monde deviendrait, *subito, tertotalee*.

Ça serait on ne peut plus édifiant.

Frères, songez-y profondément !

* * *

On a pu dire avec raison, jusqu'à aujourd'hui, que l'art dramatique n'a pas de frontières. De par l'omnipotent égoïsme des Yankees, cet adage devra, probablement, bientôt être biffé.

Les Américains sont des protectionnistes à outrance ; véritables moutons de Panurge, les représentants de tous les genres de *business* des Etats-Unis on demandait la protection, les uns après les autres.

Un seul était resté coi : l'acteur.

Mais pour rattraper le temps perdu, le voilà qui se met à bêler de toute la force de sa large poitrine habituée à l'éclat tonitruant des drames de facture américaine.

Et quand l'istrion Yankee bêle, braille ou crie, il faut l'entendre ou se crever le tympan.

Le Congrès sera tenu de lui donner une réplique satisfaisante.

Chose triste à dire : Figurez-vous que le public des Etats-Unis ne comprend pas ses *artisses* ou qu'il les dédaigne ! Les *queux imbéciles*, pour nous servir de l'expression de M. Antoine, prennent d'assaut les salles quand une troupe étrangère est sur la scène, et les pauvres incompris en sont réduits à jouer devant des banquettes vides.

Triste ! n'est-ce pas ?

Aussi pour remédier à cet inconvénient funeste pour leur gousset, ils ont résolu de fermer leur pays à leurs confrères d'Outre-Mer. Ils ne feront exception que pour les phénomènes dramatiques.

Voquez-vous d'ici le joli tableau : Sarah Bernhardt jouant dona Sol avec un Hernani yankee ? Quelle idée saugrenue, bien digne de la grossièreté de sentiment artistique de nos voisins !

« Chacun pour soi et Dieu pour moi seul. » telle devrait être la devise des Yankees.

Avec l'infinitésimal talent que possède le meilleur de ces cabotins, ils ont le toupet de jouer en plein Paris des drames de Shakespeare. Le public va les voir par curiosité, comme on va à la ménagerie pour considérer les singes qui grincent, grimacent, gambadent et s'épucent.

Et cependant, en Angleterre on leur ouvre les portes à deux battants. Ici, nous avons la simplicité de les applaudir : — Faute de grives on mange des merles.

Ainsi, malgré leur infériorité remarquable, on les accueille partout et eux — ô *selfishness* ! — veulent avoir le monopole de l'abusissement des masses par leurs spectacles sans queue ni tête !

All right, messieurs les acteurs yankees, fermez vos portes au nez des artistes étrangers ; mais attendez-vous à vous voir, un jour ou l'autre, relégués dans votre trou, en tête-à-tête avec vos fous noirs et vos banquettes vides.

LÉON FAMELART.

C'EST PAS MALIN !



Air que l'on voudra (c'est indiqué !)

C'est pas malin d'faire une Revue,
Y a qu'à collectionner des faits divers
Et les potins entendus dans la rue,
Dans les théâtres et les nombreux concerts.
On peut aussi parler de politique,
D'la Tour Eiffel et d'monsieur Boulanger,
D'Jacques Grenier, l'conseiller mirifique,
Du carnaval et d'son palais glacé
Et puis enfin, pour être « caviar »,
Comme on doit voir les ceus's qu'est dans l'mouvement,
C'est évident qu'il faut commencer par
Aller interviewer le Président !

WILLIAM PITON.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Le 31 janvier, il a été donné, à Ottawa, un grand dîner d'Etat, à l'occasion de la réouverture du Parlement fédéral. Brillante société. Discours éloquent, comme de coutume, et menu exquis.

* * *

Le grand bal carnavalesque aura lieu au Windsor. La société sera des plus *select*.

Leurs Excellences Lord Stanley de Preston et Lady Preston, qui, décidément vont devenir on ne peut plus populaires, seront présents.

Il se prépare, dit-on, des merveilles de toilettes féminines.

* * *

Un mariage fashionable est à l'horizon. Il s'agit d'un fils d'Esculape de cette ville et d'une jolie brunette de la rue Sherbrooke. Melle... (?)

Quelle est donc ce mystère ? *Air connu*.

* * *

Autre mariage fashionable, tout à fait consommé, celui-là :

M. Belmont, jeune avocat distingué d'Ottawa, a épousé Melle Shehyn, fille de l'honorable Trésorier de la province.

* * *

Vite ! vite ! les amoureux : bâclez prestement vos affaires, car le Carême arrive à grands pas !

* * *

Le 22 janvier a eu lieu le grand banquet annuel des entrepreneurs.

Excellent menu, grand succès, pour ne pas déroger de l'habitude de cette puissante association.

* * *

Le 24 janvier, le lieutenant-gouverneur Angers a tenu un « At Home » à Spencer Wood. C'est le premier, depuis sa dernière maladie. La réception a duré de trois à cinq heures et durant tout ce temps, une longue file de voitures occupaient les chemins entre la cité et la résidence gouvernementale. Musique magnifique. Société très nombreuse. Toilettes exquises.

* * *

M. ***, avocat très connu, est en bisbille avec son épouse. La législature aura peut-être à prononcer le divorce si, comme il faut l'espérer, les querelles ne s'apaisent pas. Allons ! un bon mouvement des deux côtés !

* * *

Un scandale en perspective :

Un homme politique, qui tient deux maisons montées en cette ville, est menacé de poursuite par un fournisseur, pour comestibles livrés à la deuxième maison. Si la chose ne s'arrange pas, il y aura de piquantes révélations.

* * *

A New-York, on a vu dans un bal le plus fashionable de la saison, des messieurs portant culotte courte et bas de soie noire. Madame Cornelius Vanderbilt a demandé à ces mêmes messieurs de paraître dans ce costume à son bal.

Ça a tout l'air comme s'il était pour se faire une réforme dans l'attifement masculin !

Pourvu que nous ne retournions pas aux costumes multicolores et efféminés de l'ancien temps !

MASQUE DE VELOURS.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.